magazine





Volume **14** • № **106**







reportage
Jean-Paul II Vingt ans de pontificat

Adieu



Dossier Lavoix et le sacré



■ SOCIÉTÉ

MARIE GRATTON



Le 26 juin 2001, une lectrice de *Présence* me faisait parvenir une lettre où elle me priait de «trouver des éléments positifs de notre société nouvelle qui, tranquillement mais sûrement, s'installent pour un meilleur avenir».

Pour justifier sa demande, elle évoquait «Le laisser-aller dans tous ses états», un article critique, comme son titre l'indiquait clairement, paru sous ma signature en 2001. Elle l'avait lu, précisait-elle, «dans le cadre», d'un autre texte tiré du numéro de septembre 2000 de *Présence* et intitulé «Volcans», dont elle m'envoyait une photocopie. Pour mémoire, je vous cite les premiers et les derniers mots de ce billet au style incendiaire:

«Quand les anciennes p'tites filles de bonne famille sont devenues des matantes vieillissantes et méchantes qui font les importantes et dont le cœur ne s'ouvre plus que pour laisser sortir du pus...»

[...] «Je ne veux pas péter au frette. Je ne veux pas me mettre le monde entier dans le collimateur, perdre la boule à tirer sur les foules. Sur toutes les matantes immondes qui sévissent à des milles à la ronde. Je ne veux pas me suicider par mélodrame interposé.»

La diatribe a le mérite d'être bien construite, vous l'aurez observé comme moi, puisque la conclusion reprend la mise en accusation des *«matantes»*, après un développement mené dans des termes que je qualifierai d'enflammés, afin de soutenir la métaphore. En six paragraphes, elles sont passées de «vieillissantes et méchantes» à «immondes». Mais comment ne pas s'attaquer avec virulence, je vous le demande, à des «marâtres acariâtres» dont «un mot de trop, une vacherie» parviennent à «nous réduire l'âme en bouillie»? La résistance a des limites, que diable! Dans une entrevue qu'il accordait à notre journaliste, et qui accompagnait son brûlot, l'auteur, qui «enseigne dans un cégep, en province», confiait, sous le commode couvert de l'anonymat: «À une certaine époque, j'avais un petit côté homme rose.» «Ça m'a passé, parce que je suis plutôt sain...», s'empressait-il d'ajouter. Qui plus est, son texte n'était qu'un exercice «littéraire». «Je n'ai pas, insistait-il, ce côté baveux.» Il faut s'en réjouir pour son entourage. Je prends donc plaisir à souligner cet «élément positif».

Il m'a semblé que ma correspondante était tout à fait en droit de me réclamer des articles soulignant les belles et bonnes choses qui font la richesse de notre société. J'ai donc répondu à sa lettre, comme il se devait. Mais j'avoue par ailleurs n'être toujours pas parvenue, malgré de sérieux examens de conscience, à me percevoir comme un monstre d'acrimonie et de méchanceté. J'ai donc choisi de ne pas me sentir visée par les invectives de l'auteur cité, même si je dois confesser que je suis une «ancienne p'tite fille» issue d'une «bonne famille» qui — allons jusqu'au bout de la vérité —, a tout de même compté quelques moutons noirs. J'assume tout, qu'on se le dise.

Comme vous pouvez l'imaginer, la missive reçue et sa pièce jointe m'ont, depuis bientôt quatre ans, beaucoup donné à penser. Vous me direz que j'y ai mis le temps, mais enfin, j'ai tout de même entrepris, la semaine dernière, de passer brièvement en revue tout ce que j'avais écrit dans Communauté chrétienne, de janvier 1990 à février 1992, soit neuf articles, rédigés dans le cadre de la chronique «Église», deux autres sous la même rubrique dans Présence magazine et plus d'une quarantaine sous la rubrique «Société», entre septembre 1992 et novembre 2004. Bien sûr, j'y ai souvent traité de ce qui me préoccupe, de ce qui m'inquiète, de ce que je souhaite voir changer. Mais cela doit-il être retenu contre moi au point de me rendre responsable du découragement qui frapperait les jeunes hommes, et qui les induirait au meurtre du «monde entier» — et plus particulièrement à celui des femmes —, avant de les mener au suicide? Il me semble que non. Si j'ai attiré souvent l'attention sur les ombres, j'ai du même élan, presque toujours, montré la lumière. J'ai deux yeux. L'un, plutôt vif, il est vrai, pour détecter les failles, l'autre, attentif, pour repérer les signes d'espérance et les gestes de bonté. Si dans mes articles l'un paraît plus perçant que l'autre, c'est peut-être que le genre littéraire du «billet» favorise un certain point de vue plus critique. Mais j'aimerais qu'on le sache, ma joie, je la trouve dans la louange et non dans le blâme.

Quand vous lirez cette chronique que j'écris alors que dehors la neige tombe à plein ciel, ce sera le printemps et mai refleurira. Vous méritez quelques bonnes nouvelles, pour votre bonheur et pour le mien. Je les ai glanées ici et là, tout récemment.

À Montréal, où des organismes se dévouent déjà depuis de nombreuses années pour venir en aide aux itinérants, où des jeunes, travailleurs et travailleuses de rue, prennent la relève de leurs aînés qui se sont usés à la tâche, une nouvelle initiative a vu le jour pour combler un besoin criant. Les autochtones venus du Grand Nord dans l'espoir d'échapper à la misère, à la violence, au chômage et à toutes les autres détresses qui y sont liées, et qui sévissent trop souvent dans leurs réserves, se retrouvent dans la grande ville, abandonnés à eux-mêmes, sans aucune ressource que leur méfiance à l'égard des Blancs, encore renforcée par l'ostracisme dont ils sont victimes, trop souvent déclenché ou accru par des comportements déviants. Or voici qu'on va s'occuper de ces femmes et de ces hommes qui n'attendent plus rien de personne. Et pourtant, Emmanuel Morin, directeur de Projets autochtones du Québec, veut ouvrir un centre pour les héberger. Il faut l'en féliciter, comme il faut aussi souligner le travail de deux femmes du Centre d'amitié autochtone qui, après s'être arrachées à la rue, sont devenues travailleuses de rue pour sortir leurs sœurs et frères de l'enfer de la drogue, de l'alcoolisme et de la prostitution.

Sur une note plus légère, il me plaît de saluer l'initiative des Panthères roses. Rien à voir avec les films désopilants qui mettaient en vedette l'irrésistible Peter Sellers dans le rôle de l'inspecteur Clouseau, «véritable catastrophe ambulante», pour reprendre les mots d'un de ses... admirateurs. Non, les Panthères roses dont je vous parle ne cherchent pas vraiment à être drôles. Mais elles sont gaies. En prime, ces filles et ces garçons ont le sens

de l'humour. Ces jeunes en ont assez des stéréotypes qui frappent la communauté gaie, et ils reconnaissent qu'elle a sa part de responsabilité dans l'affaire. La culture de la consommation à outrance, l'obsession de la beauté et son corollaire le culte du corps, dont les défilés gais sont l'expression publique la plus spectaculaire, la campagne politique intensive menée par une minorité pour l'obtention du droit au mariage, voilà ce qui agace les Panthères roses. Elles souhaiteraient que les gais et les lesbiennes s'engagent pour les causes qui présentent pour leur communauté des défis de taille: la lutte contre le sida et sa prévention, l'aide psychologique à apporter aux adolescents, garçons et filles, qui découvrent leur homosexualité et qui craignent l'ostracisme social et la violence qui trop souvent en découlent, aussi bien à l'école que dans la rue. Ils n'ont que faire de la «culture gaie» dans ce qu'elle a de plus superficiel et de plus agaçant pour l'ensemble de la société. Ces jeunes me sont apparus pleins de bon sens et porteurs d'espérance, non seulement pour leur communauté, mais pour toutes les personnes soucieuses du bien commun. Comment ne pas les trouver sympathiques, et le dire?

Je ne sais pas ce qui adviendra de l'ensemble conventuel du Carmel de Montréal, mais je suis heureuse que des citoyens intéressés par notre patrimoine architectural religieux n'aient pas laissé un promoteur immobilier, mettre la main — pour une somme bien inférieure à sa valeur réelle, et sans autre forme de procès —, sur ce monastère et ses jardins. Si ces bâtiments en viennent à loger des services utiles à la population du Plateau Mont-Royal qui n'est pas constituée que de *yuppies*, loin de là, et si ces espaces verts sont conservés pour en faire profiter les gens du quartier, j'en serai bien aise. Avoir la fierté de son héritage et chercher à le transmettre, ce n'est pas entretenir la nostalgie, mais enrichir la mémoire collective.

Dans plusieurs écoles secondaires de l'Estrie, des jeunes élaborent des projets pour venir en aide à des pays en voie de développement, notamment en Amérique latine. Souvent, ils vont sur place, pour partager la vie de la population pendant quelques semaines, se confronter, dans les limites d'un village, aux difficultés quotidiennes qui sont le lot de millions de gens sur la planète, et dont la télé, regardée dans le confort de son salon, n'arrivera jamais à nous rendre toute la dureté. Ces jeunes ne peuvent revenir qu'avec une autre vision du monde. Peut-être ne repartiront-ils pas pour devenir des «missionnaires» à temps plein, mais ils deviendront à coup sûr des femmes et des hommes plus éveillés à la complexité des êtres, plus respectueux de la diversité des cultures et plus susceptibles de travailler dans leurs milieux respectifs, au bien commun.

Après neuf ans d'études et de négociations en tous genres avec le gouvernement fédéral, le Québec s'est enfin doté d'une politique des congés parentaux et d'un régime d'assurance parentale. Les pères seront particulièrement encouragés à en profiter. Coût: un milliard. Il paraît que le financement suivra. Ah!

Voilà. À *Volcans* je me devais de réagir sans trop m'échauffer les sangs. Ma correspondante, de son côté, méritait que j'accède à sa demande, chaleureusement, d'où cette chronique. Vous l'aviez compris, je vous ai si vite vendu la mèche! ■